

(rétrovision)

La rentrée des classes

de Jacques Rozier

C'est la fin des vacances. Un employé municipal annonce la rentrée des classes. Soudain, le village provençal se réveille de sa langueur estivale, des rejets courent le long des rues pavées, d'autres suivent docilement leur maman, une succession de plans fixes enregistre l'effervescence. Suite à un pari qui met à l'épreuve son audace, le jeune René Boglio jette son cartable du haut d'un pont. Irrésistiblement attiré par le courant, l'enfant se détourne de l'école et prend les chemins de traverse, et le cinéma avec lui.

Du classique montage parallèle, promesse d'une fiction à construire, le film perd le fil et suit un tout autre geste, celui d'une glissade inventée au fil de l'eau. Un plan vertigineux fait la bascule ; une plongée violente isole l'enfant au milieu de la rivière et trouble l'échelle des plans. Le film change d'optique. Tout ce qui jusque-là traçait la route de l'école, murs de pierres, angles des rues, encadrements de fenêtre, toute la géométrie tyrannique du village qui imposait le cadrage disparaît devant l'élément liquide et l'espace vierge à explorer. Une femme tente bien de le ramener sur le droit chemin " *Tu vas obéir !*", mais rien n'y fait, Rozier et l'écolier frondeur s'éloignent de l'ordre établi et le film se rend perméable à l'espace et au temps. René s'enfoncé doucement dans ce labyrinthe aquatique bordé de branchages et d'herbes folles qui traversent et zèbrent l'écran comme autant de lignes de fuite.

"Irrésistiblement attiré par le courant, l'enfant se détourne de l'école et prend les chemins de traverse, et le cinéma avec lui."

Une fois le cartable retrouvé, il s'immerge sans résistance et se laisse porter par l'appel d'une nature intacte et pure, foulée semble-t-il pour la première fois par la caméra subjective et flottante. Eau, vent, ombres, lumière fusionnent littéralement avec ce corps d'enfant et l'entraîne dans une valse dionysiaque où le monde et le mouvement s'accordent, l'un rendant l'autre visible.

À travers la cime des arbres filtre une lueur cristalline. *La flûte enchantée* souligne délicatement la part de fantastique que revêt alors la nature hors des sentiers battus et du temps

compté. Le détour, inéluctablement, reconduit à la case départ, et la glissade finit dans le lavoir du village. L'enfant retourne en classe. Mais la parenthèse enchantée ne pouvait se refermer là. Une couleuvre, capturée lors du périple, s'invite et sème la pagaille. Dans la panique, les écoliers s'échappent pour suivre le semeur de troubles vers la rivière et délivrer la couleuvre, et avec elle toute la charge libertaire et anarchique qui sourd derrière chacune de nos petites têtes blondes.

Il s'agit littéralement de ça dans le premier opus de Jacques Rozier (mais on pourrait le dire

de tous ses films), une sorte d'argument du pari, une forme de croyance qui fait que le travail consiste moins à construire une dramaturgie qu'à tenter des agencements, des combinatoires : images et sons, paroles et musiques, aménagement de plages de temps, visage et paysage. C'est cette recherche, avec toute sa part d'aléatoire, qui explique sans doute la lente maieutique dont chacun de ses films procède, mais aussi à l'arrivée, leur grâce, leur fragilité météorologique, leur respiration tremblée.

Drôle d'itinéraire en vérité. Né à Paris en 1926, Jacques Rozier a huit ans lorsque Jean Vigo,

l'un de ses maîtres avoués auquel il consacre en 1964 un portrait pour la série *Cinéma, de notre temps*, y meurt à 29 ans, au terme d'une carrière fulgurante qui installe son œuvre lapidaire parmi les sommets esthétiques du cinéma français. Rozier, qui est devenu cinéaste par l'itinéraire classique de l'IDHEC et de l'assistantat à la réalisation, n'en demeure pas moins rétif aux contraintes industrielles du cinéma.

Mais Rozier est un Vigo qui aurait l'éternité devant lui. Comme si l'auteur de *La rentrée des classes* (1955) réalisait dans la durée et le souverain mépris du lendemain tout ce que celui de *Zéro de conduite* (1933) a jeté dans l'urgence et la fureur d'une mort trop tôt pressentie. Les évidentes affinités qui existent d'ailleurs entre les deux films font de Rozier, trois ans avant *Les mistons* de Truffaut (1958), le trait d'union qui relie Vigo à la Nouvelle Vague, dans la nouvelle généalogie du cinéma français qui est alors en train de s'écrire dans les colonnes des *Cahiers du cinéma*. La solitude de destin qui s'ensuit fait paradoxalement de ce pionnier de la Nouvelle Vague une figure annonciatrice des grands orphelins qui succèdent au mouvement, Jean Eustache et Maurice Pialat en tête. Peut-être parce que comme ces derniers, Rozier a toujours refusé de se situer entre avant-garde et cinéma populaire, la singularité de son œuvre consistant précisément à nicher dans cet inconfortable et déroutant entre-deux.

Olivier Payage



La rentrée des classes, 1955, 35 mm, noir et blanc, 24 mn.

Réalisation : Jacques Rozier. Scénario : Jacques Rozier et Michèle O'Glor. Image : René Mathelin. Montage : Jacques Rozier et Michèle David. Musique : Darius Milhaud et Corelli. Interprétation : René Boglio, Marius Sumian et les enfants du village. Production : Dovidis Film, Jacques Rozier.